

L'allégorie de l'adolescence

Fragments

Nicolas Lévesque

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2005). L'allégorie de l'adolescence : fragments. *Spirale*, (200), 86–86.

L'ALLÉGORIE DE L'ADOLESCENCE

FRAGMENTS

J'ENTENDS un bruissement, un murmure anxieux : *Je ne me reconnais plus dans ce qui m'entoure. Est-ce moi qui ai déserté la société ou est-ce la communauté humaine qui s'est séparée de moi? J'ai peur. L'avenir veut-il de moi, m'en veut-il? Je ne vois plus en l'autre la promesse d'une survivance et d'un héritage. Je crains que la fin de ma vie, de mon monde, emporte avec elle la fin du monde.*

L'angoisse de la mort de notre être singulier, irremplaçable, ne va pas sans la nécessité de transmettre à l'autre, aux autres, une trace qui témoigne de nous en notre absence, un petit morceau de notre fantôme. Une crise de la transmission semble caractériser l'époque actuelle, ce dont il faut, je crois, à la fois se réjouir et s'inquiéter. Cette inquiétude au sujet de la mort et de l'avenir me fait penser à la détresse qui envahit le narcissisme des parents lorsqu'ils ne se reconnaissent plus dans leur adolescent. Les enfants savent quel pouvoir ils détiennent sur leurs parents lorsqu'ils font violence à l'héritage, lorsqu'ils laissent planer la menace de la disparition du legs. Je reconnais, sous le masque énigmatique de notre époque, l'adolescent que j'ai été, l'adolescent que nous sommes tous.

S'engager : par-delà la célébration convenue de la cohésion entre ceux qui auraient choisi le « bon » côté des choses — le programme de ce clivage ne reproduit-il pas précisément la logique de ce qu'il combat (identité, pureté, guerre contre l'étranger)? —, il s'agit de s'engager sur un terrain inconnu, sur les terres de l'autre, au risque d'y perdre ses propres frontières et de s'identifier à l'étranger.

L'adolescence représente le temps fort de l'attaque lancée contre la scène primitive qui dévoile l'incontournable vérité du fait que l'on « descend de... ». Chacun naît à la suite d'autres humains, dans un univers qui était déjà là avant lui et qui lui survivra — blessure narcissique immense, inaugurale. Par définition, le *premier homme* n'a jamais existé, son absence ouvre le puits sans fond des mythes. La nécessité de paraître original s'anime aux sources d'un puissant fantasme d'auto-engendrement, qui évoque l'image de Dieu-source-de-lui-même, *causa sui*, c'est-à-dire celui qui ne doit rien à personne. L'importante illusion du sentiment du Moi se fait jour par l'entremise d'un refoulement qui fait de l'ombre aux traces de dette et de dépendance. Toute identité a comme fondement le camouflage de l'héritage de l'autre, le travestissement des origines. Paradoxalement, une bonne dose de narcissisme ouvre la possibilité de prendre en compte sa dette infinie envers l'autre, sans tomber en morceaux ou crouler sous la honte et la culpabilité.

Les adolescents fuient l'autorité des parents pour la retrouver, encore plus rigide et armée, au coin de la rue, au fond de la ruelle, dans l'ombre d'un sous-sol. Ce déplacement remplit la conscience d'un grand sentiment de liberté. De même, notre monde, aller-

gique à tout ce qui rappelle l'autorité parentale, ne se soumet qu'à des maîtres dont on jurerait qu'ils n'en sont pas. Il obéit aux lois du marché et de la science parce qu'elles offrent le compromis psychique recherché par l'Occident adolescent : trouver inconsciemment de nouveaux parents, tout en ayant l'impression consciente de ne pas le faire, de poursuivre plutôt la marche à l'indépendance affective du *self-made-man*. L'Occident adolescent, en plein déni de son deuil, refuse de « remplacer » ses parents, tout en ayant terriblement besoin d'une telle présence. Une voie de compromis névrotique s'ouvre devant lui : chercher le réconfort, la sécurité et l'autorité auprès de ce qui serait prétendument en dehors du domaine d'influence de l'humain (les lois du marché, les lois de la nature, les faits). Le culte matérialiste de l'objectivité, érigé en dogme social, cache la quête inconsciente d'une autorité inhumaine, au-delà de l'humain, qui ne paraît reliée à aucune histoire, à aucune subjectivité, c'est-à-dire à rien auquel il pourrait s'attacher, demander de l'amour, vouloir plaire, à rien dont la perte fait pleurer — jamais, plus jamais.

La révolte adolescente contre l'autorité est superbe, irrésistible, profondément tragique et humaine, mais que se passe-t-il lorsque l'adolescence devient l'ordre établi, lorsque le rêve d'effacer toute trace de l'héritage incarne la philosophie qui gouverne notre monde?

*Un homme marche sur la lune, léger, sans fardeau à porter. Il foule une terre vierge, sans histoire, sans héritage, sans dette. Quoi de plus attirant (et de plus facile), pour un Occident en deuil de Dieu, traumatisé par l'impensable passage de l'idéologie à l'acte génocidaire, que de se laisser séduire par cette image? (Certes, la colonisation de l'espace a l'avantage de permettre le fantasme de la terre vierge, du *tabula rasa*, sans impliquer le meurtre de millions d'autochtones...)*

Sur le plan de l'histoire occidentale, la culture américaine porte en elle un imaginaire adolescent qui semblait tomber à point dans le climat qui a suivi la Seconde Guerre mondiale. Au besoin de refouler le legs douloureux de la Shoah, sans oublier l'effritement des repères religieux, répondait à merveille la belle occasion d'amnésie que représentait l'imaginaire du Nouveau Monde. Dans l'antichambre du rêve américain — partir de rien, de zéro — se loge une volonté d'oubli, de rejet du passé, le fantasme de faire table rase, comme si tout commençait, comme si rien ne s'était passé.

Paradoxalement, dans le paysage culturel actuel, la science est l'objet d'un surinvestissement et d'une idéalisation en raison de l'image fantasmagorique qu'elle propose : une vision de l'humain qui fait littéralement abstraction de l'héritage culturel. Seul un tel déni du legs peut faire croire à une réalité immédiate, « auto-engendrée », objective, à une perception en direct, dégagée du poids de toute mémoire, de tout pacte symbolique. (Comment ne pas y voir le fantasme œdipien d'éliminer le tiers!) Puisqu'il devient

rapidement absurde de penser l'humain sans l'expérience de la transmission, cette idéologie ne prend en compte l'héritage que pour le nier du même coup, le réduisant à une transmission « génétique ». Élué en vision du monde, cette philosophie matérialiste radicale — véritable statue du christianisme tournée en sens inverse — conduit nécessairement à l'abolition progressive de la transmission culturelle. L'univers de la « santé mentale » ouvre déjà une perspective qui donne froid dans le dos, en offrant à l'être humain qui s'est égaré une poignée de pilules, en ne s'adressant qu'à son corps, en laissant croire que la folie n'a surtout rien à voir avec le pacte social.

La culture est menacée de l'intérieur et non de l'extérieur par une quelconque barbarie. Le danger ne réside pas tant dans la disparition, en elle-même, du sens, des valeurs et des repères, mais bien dans l'hégémonie d'une seule philosophie qui ne dit pas son nom et qui crée, justement, l'impression d'une absence d'idéologie.

En tournant les pages d'un journal, un dimanche matin, le regard éteint par les multiples annonces de voitures, de compagnies pharmaceutiques et d'appareils électroménagers, j'ai pris connaissance de la mort de Jacques Derrida. Au même moment, je suis mort un peu moi aussi. J'ai ensuite senti ses traces sous ma peau, gravures abstraites, indélébiles, superbes frayages noirs à la Soulages, dont je suis le porteur et l'héritier, comme tant d'autres. Il n'est pas en moi, il n'est en personne, pas plus qu'il n'était en lui-même. J'offre toutefois une hospitalité inconditionnelle à son fantôme qui me hantera à sa guise. Sois sans crainte, cher fantôme, je ne te serai pas trop fidèle, je ne t'idéaliserai pas trop, je ne te changerai pas en momie ou en statue. Nulle manie ou mélancolie. Je te transmettrai à d'autres, je te ferai participer à ce qui vient, imprévisible, inimaginable, puisque prendre ses responsabilités d'héritier, c'est savoir transformer le don de l'autre, non pas lui redonner la vie, mais plutôt lui donner une vie nouvelle, clandestine, secrète. Bienvenue sous mon toit, ton ombre, mon refuge.

L'adolescence de notre époque lui procure aussi sa beauté, son charme et son élan révolutionnaire, car il est nécessaire de « tuer » les parents, de faire violence à tout classicisme et à tout ordre établi, car il importe d'être infidèle à l'héritage, de larguer les amarres et de porter ailleurs le legs, lui donner une nouvelle portée. Hériter, c'est transformer. Le défi de l'adolescence (de toute notre vie) consiste à sortir de l'impasse suivante : ou bien la soumission problématique à ce qui m'a été transmis, ou bien le déni, tout aussi problématique, de cette transmission. Comment être à la fois héritier et révolutionnaire? Le passeur de culture est celui qui parvient à faire le don de cette double posture.

Nicolas Lévesque